

Alain Liégeon

Denkabruf : l'écoulement de pensée

ou : comment prendre Freud par le bon bout¹

Je ne m'autorise pas à dire que ce travail, auquel j'ai contribué, est ou non une bonne traduction. D'abord parce qu'il s'agit de suivre Freud à la trace : le texte même de l'*Entwurf* nous apprend que, s'agissant de la pensée, le résultat importe beaucoup moins que le processus, ce en quoi la notion même de meilleure traduction, *a fortiori* de traduction officielle, n'a pas de sens. Ensuite parce que ce dont je peux plutôt attester devant vous, ce dont j'ai d'abord fait l'expérience, c'est comment prendre la lalangue de Freud par le mauvais bout.

En effet, j'ai commencé par me frotter à l'*Entwurf*, il y a bientôt 26 ans. Étudiant errant en France, j'ai été appelé par l'État à effectuer mon service militaire en Allemagne. J'ai alors nourri le fantasme de traduire seul ce texte, comme si le fait de me tenir au plus près du *Heimat*² allemand pouvait me rapprocher de la lalangue de Freud. Comme si l'*Entwurf* elle-même était le sol originare de la pensée de Freud, et comme si me tenir au plus près de ce sol était, entre autres alibis, une manière de m'exempter d'entrer moi-même en analyse. Ou comment prendre Freud et l'*Entwurf* par le mauvais bout.

Mais paradoxalement, j'en témoigne, tenter de traduire seul l'*Entwurf*, et peut-être Freud en général, c'est précisément s'éloigner de la singularité de sa lalangue. Cela s'apparente à une activité de déchiffrement mécanique qui fige et fixe la pensée de Freud au lieu de la laisser couler. À ce titre, le texte de l'*Entwurf* m'apparaît désormais, après-coup, comme la clef de sa propre traduction. Pour que cela coule, nous dit Freud, il est nécessaire que cela se noue, chevillé au Corps. Et le nœud de l'acte de traduire est bien ici de s'y mettre à plusieurs, et même de s'y reprendre à

¹ Prononcé le 21 septembre 2011 à la librairie Lipsy, lors de la présentation de la nouvelle traduction de l'*Entwurf* : S. Freud, *Esquisse d'une psychologie*, Toulouse, Érès, coll. Scripta, 2011, édition bilingue, traduit par S. Hommel, J. Le Troquer, A. Liégeon, F. Samson.

² Terme intraduisible, dont l'expression la plus proche est « sol natal ».

plusieurs fois pour trouver le bon nœud, dans le Corps-à-Corps entre les traduisants. Pour que cela coule, il faut aussi que cela bute, et que soudain, cela se fraie un chemin, l'*Entwurf* ne cesse d'y revenir comme étant la clef de tout processus de pensée.

Prendre la chose par le bon bout, ce serait donc viser à ce que cela coule. Freud n'est pas le premier à le dire, bien entendu depuis Héraclite.

De façon étonnante et souvent tenue sous silence par les philosophes, Platon lui-même concède à Héraclite qu'il faut admettre que cela coule pour s'y retrouver dans la pensée. Où cela ? Dans cette fin étrange, en queue de poisson, qui clôt l'échange du *Cratyle*. Si l'on occulte cette fin étrange, on réduit le plus souvent le *Cratyle* à un petit catéchisme platonicien sur les rapports entre pensée et langage. Cela donne : les mots (*νοματα*), sont des images des choses et de la pensée ; nommer est un acte d'imitation (*μίμησις*), aussi fidèle qu'arbitraire, qui nous rapproche autant des choses et de la pensée qu'il nous en éloigne. Quel besoin alors a Platon, une fois cela soi-disant établi, de faire dire ensuite à Socrate :

Prenons garde encore que tous ces noms ne réussissent à nous induire en erreur, si vraiment ceux qui les ont fabriqués les ont établis dans l'idée que tout est en proie à un mouvement et à un écoulement perpétuel³.

Cette concession très inhabituelle à Héraclite, Platon la fait sur le point suivant : la question même de l'erreur, donc de la vérité, est intimement liée au fait que cela coule, et à la façon dont cela s'écoule.

Précisément, des siècles plus tard, Freud ouvre le dernier paragraphe de l'*Entwurf* avec cette question cruciale, qu'il laissera en suspens : « Qu'est-ce qu'une erreur ? » ou « Comment une erreur peut-elle se former sur la voie de la pensée (*Denkweg*)⁴ ? ». D'abord, répond Freud comme s'il parcourait à rebours l'histoire de la philosophie, c'est l'erreur par ignorance, que je nommerai l'erreur selon Platon ; puis, c'est l'erreur d'attention, que je nomme l'erreur selon Descartes. Mais qu'est-ce qu'il reste ensuite, nous dit Freud, qu'est-ce qui de l'erreur, échappe en quelque sorte au savoir philosophique ? Ce sont ultimement les erreurs de logique, l'angle mort précisément de la raison. Et comment s'y retrouver ? ajoute-t-il⁵. En suivant à la trace le déplaisir qui les accompagne et les règles

³ Platon, *Le Cratyle*, Paris, Les Belles Lettres, 1989, 429 C.

⁴ S. Freud, *Esquisse d'une psychologie*, *op.cit.*, p. 179.

⁵ *Ibidem*, p. 185.

biologiques dont elles découlent. Autrement dit : le savoir philosophique occulte ce que la pensée doit au Corps, à la manière dont elle s'écoule dans le Corps, se noue au Corps. Il fait peser depuis Platon sur le signifiant l'alibi de l'erreur alors qu'il est, non pas ce qui s'écoule, mais ce sur quoi vient buter la pensée qui s'écoule. Par exemple, ajoute Freud pour finir, la contradiction n'est plus comme chez Descartes ou Spinoza l'épreuve d'un glissement du mot loin de la pensée ; mais au contraire d'un recroisement de la pensée qui s'écoule avec elle-même, accompagnée de déplaisir. La représentation (*Vorstellung*) n'est rien d'autre qu'une étape, ou une station provisoire du recroisement régulier de la pensée qui s'écoule avec elle-même. L'Inconscient, c'est le nom donné à la circulation indéfinie dans le Corps de la pensée qui s'écoule et se recoupe à son insu.

De la même façon, l'acte de traduire n'est rien d'autre que l'épreuve de ressaisie de la pensée qui s'écoule sous la transcription du signifiant écrit. Pour rectifier quelques erreurs, il faut toujours, ultimement, se repérer non pas aux signifiants qui butent, mais à l'écoute des moments de déplaisir qui émailleraient encore la relecture. Et viser toujours à rebours une pensée qui s'écoule non sans buter, mais avec plaisir.